

# “Je vis l’essence de la relation”



*entretien avec*  
**Swami**

**Nirgunananda**

*par Alain Chevillat*



**Jeune universitaire de formation scientifique, indifférent à toute quête spirituelle mais travaillé par une insatisfaction lancinante, le futur Swami Nirgunananda fit la rencontre inopinée de Mâ Ananda Mayi par le truchement d’une photographie.**

**Bouleversé par cette simple image, il n’eut de cesse de la rencontrer et s’engagea totalement et définitivement auprès d’elle.**

**C’est ce qu’il relate ici à la faveur d’un récent séjour en Europe où il vient chaque été depuis quelques années. Il évoque aussi son intimité avec cette figure spirituelle exceptionnelle par son rayonnement et son universalité au cours des trois dernières années de sa vie terrestre, et la façon dont il vit cette relation depuis que Mâ a quitté son corps en 1982.**

**S**wamiji, pourriez-vous nous expliquer comment un scientifique incroyant comme vous l’étiez a pu soudain devenir un *bhakta* de Mâ, un « disciple de la voie de l’amour divin » ?

Incroyant n’est pas vraiment le terme exact dans ma situation. Je dirais plutôt que je n’avais pas d’appétit pour la spiritualité, je pensais ne pas en avoir besoin. Ma mère avait une ferme croyance en Vishnou et accomplissait régulièrement et avec beaucoup de dévotion ses pratiques spirituelles ; je ne l’interrompais jamais, mais pensais que je n’avais pas besoin de Dieu dans ma vie. C’était ma manière de penser. Je me sentais pourtant toujours insatisfait, malgré une vie pleine de succès, succès modestes car je n’avais pas d’aspirations très élevées, mais succès qui me permettaient d’obtenir ce que je voulais. Tout allait donc bien, mais je me sentais tout de même toujours insatisfait : et après ? après ? après ?... Je me demandais de quelle manière je pourrais trouver la satisfaction, mais ne savais pas que la voie de la spiritualité pouvait être la réponse. Pour être honnête, je n’ai jamais voulu rencon-



*En promenade avec Swamiji*

trer Mâ, c'est arrivé accidentellement, mais dès que je l'ai vue pour la première fois j'ai été touché et je me suis dit : « Ça y est, c'est ce que je voulais ! » C'est là qu'a commencé mon voyage...

**Pouvez-vous nous parler un peu plus de ce qui s'est passé lorsque vous avez rencontré Mâ ?**

J'ai passé toute mon enfance dans un village retiré de l'Inde de l'Est, dans les collines de Tripura, et cela m'a donné un amour tout spécial pour la jungle et les montagnes. L'Himalaya était mon grand amour imaginaire et j'avais toujours souhaité y vivre car l'atmosphère des lieux où j'avais passé mon enfance me manquait. J'étais donc en route pour l'Himalaya, mais je ne savais pas que Mâ résidait à Hardwar à cette époque. Durant ce voyage, je me suis arrêté à Mathura pour aller à Vrindavan le village où Krishna a passé son enfance, sans aucune raison spirituelle mais parce que ma mère parlait toujours de cet endroit qu'elle aimait beaucoup, et j'étais curieux de voir à quoi il ressemblait. J'y ai rencontré un jeune Allemand, Hans, qui était lui aussi en

route pour l'Himalaya où il voulait vivre. Nous nous sommes liés d'amitié et avons continué le voyage ensemble. Passant par Hardwar – sans savoir que Mâ y demeurait –, nous sommes arrivés un soir à la tombée de la nuit à Rishikesh. Mon ami connaissait un Allemand qui avait un petit ashram de l'autre côté du Gange et nous nous y sommes rendus, pensant y dormir une nuit et reprendre notre route le lendemain matin.

Il était déjà presque 22 h 30, mais cet homme, qui était très bon, nous accueillit cordialement. « Bonne nuit, nous dit-il, dormez bien ; demain matin vous reprendrez votre route pour la Vallée des Fleurs, et moi la mienne pour aller voir Mère à Hardwar. » Surpris, je lui ai demandé comment il se faisait que la mère d'un Allemand habite Hardwar et il m'a expliqué qu'il ne s'agissait pas de sa mère mais de la Mère Universelle. J'ai alors laissé échapper une expression que l'on n'utiliserait certainement pas au Parlement à propos de cette Mère, et sa réaction fut instantanée : « Si tu prononces encore un mot pareil à son sujet, je te jette au Gange ! » Je me suis immédiatement excusé, lui demandant de

pardonner ma grossièreté involontaire, mais il restait très agressif et m'a déclaré à brûle-pourpoint : « Puisque c'est comme ça, il va falloir que tu la voies cette Mère » Il est parti chercher une photo de Mâ prise lorsqu'elle avait à peine 50 ans et me l'a montrée. Au moment précis où j'ai regardé cette photo, il s'est passé quelque chose en moi, et j'ai déclaré : « Ça y est, je sais ! Elle est ma Mère ! Je veux vivre avec elle. »

J'ai tout de suite demandé à cet homme où je pourrais la voir ; il m'a répondu qu'elle avait un ashram à Kankhal, tout près d'Hardwar, et s'y trouvait en ce moment pour quelques jours. Aussitôt j'ai dit à mon ami Hans que je ne partirais pas pour la Vallée des Fleurs le lendemain matin comme prévu, parce qu'il me fallait d'abord voir cette femme. « Oh je la connais, m'a-t-il répondu, elle est à Hardwar ! J'avais l'intention d'aller la voir, mais comme tu m'as dit que tu voulais aller à la Vallée des Fleurs, j'avais décidé de partir directement avec toi. Mais moi aussi j'aimerais beaucoup la rencontrer. »

Dès le lendemain, nous sommes partis pour l'ashram de Mâ à Kankhal. Il y avait énormément de monde et comme malheureusement j'avais été atteint d'un accès de fièvre durant la nuit, j'y suis arrivé avec plus de 40° de température et ne pouvais que rester assis dans un coin à l'ombre. Hans est allé me chercher des médicaments que j'ai pris, mais comme cela se passait justement entre 10 h et 11 h, à l'heure où Mâ donnait le *darshan*, je ne pouvais pas la voir. A cette époque, Mâ était

très malade et personne n'était autorisé à l'approcher. Elle s'asseyait dans une véranda fermée et les visiteurs recevaient son *darshan* en la voyant à travers une fenêtre, même pas une simple fenêtre mais une fenêtre avec des grilles ! Je me suis tout de même levé et suis resté là debout au milieu de la foule. Soudain j'ai aperçu Mâ, de très loin, mais ce n'était pas la Mâ que je voulais voir, celle de la photo, cette femme d'à peine 50 ans. J'ai vu une femme de 83 ans, une vieille femme de 83 ans et il n'y avait absolument aucune ressemblance entre la photo et le visage de cette femme. Pourtant ce qui s'est passé en moi fut une reconnaissance immédiate. J'ai tout de suite su : « Oui, c'est Elle ! » Je ne pouvais pas détourner les yeux de sa forme, je ne me lassais pas de la regarder, et je sentais que je ne pourrais jamais la regarder suffisamment...

L'heure du *darshan* étant terminée, quelqu'un a fermé la fenêtre et je me suis retrouvé là avec mon désir de voir Mâ et d'être proche d'elle. Je demandais aux gens : « Puis-je voir Mâ d'un peu plus près, et non à une telle distance ? J'ai tellement envie de sa proximité ! J'ai tellement besoin de la voir ! » Mais tout le monde répondait : « Non, non, c'est impossible, Mâ est très malade, il n'y a aucune chance. » Et moi je continuais de demander aux uns et aux autres...

J'ai finalement rencontré un vieil homme que j'ai reconnu car il avait été recteur d'une université renommée en Inde et était ensuite devenu ministre de l'Éducation. C'était un homme remarquable. Je me suis

Swamiji, pendant l'entretien, montrant les deux photos de Mâ, à 50 et à 83 ans.

« Pourtant, ce qui s'est passé en moi fut une reconnaissance immédiate. J'ai tout de suite su : "Oui, c'est Elle !" »



approché de lui et lui ai demandé : « Monsieur, comment se fait-il que vous soyez ici ? – J'ai tout quitté et je vis ici à l'ashram de Mâ. – Vous serait-il possible de m'aider à voir Mâ, mais pas comme ce matin, je voudrais la voir de plus près ? Pourriez-vous organiser cela pour moi ? » Il me répondit que c'était pratiquement impossible parce que Mâ était souffrante et qu'il n'y avait donc pas de *darshan* privé, mais qu'il allait tout de même essayer. Il alla voir l'un des moines de l'ashram, Baskarânanda, le secrétaire de Mâ, et lui demanda s'il pouvait faire quelque chose pour moi. « D'accord ! lui répondit-il, dis-lui de venir demain après 12 h ! » J'exultais de joie !

J'ai passé tout l'après-midi à l'ashram, espérant apercevoir Mâ si par hasard elle sortait, et ne pas perdre une chance de la voir. J'ai expliqué à mon ami Hans qu'il me fallait d'abord voir Mâ et qu'après seulement je pourrais retourner à Rishikesh. Il me demanda alors si je voulais devenir moine, et rassuré par ma réponse négative et ma confirmation de ne vouloir que voir Mâ de tout près, il décida de rester lui aussi.

Le lendemain j'avais donc rendez-vous après midi, mais je suis allé à l'ashram dès 6 h du matin, attendant de la voir pendant six longues heures. Durant cette matinée j'ai à nouveau pu avoir son *darshan* de loin, à travers la fenêtre à grilles ; ensuite, de 11 h à midi, il y avait des *darshan* privés pour lesquels les gens avaient pris rendez-vous. Je regardais ces personnes entrer dans la chambre de Mâ avec leurs cadeaux, leurs fruits et leurs guirlandes et en ressortir quelques minutes plus tard. Lorsque midi arriva, Baskarânanda, le moine qui m'avait dit la veille de revenir à cette heure-là, sortit de la pièce et la porte fut refermée derrière lui. J'ai demandé à l'ex-ministre de lui rappeler ma présence et mon heure de rendez-vous, mais lorsqu'il l'a fait, Baskarânanda s'est exclamé : « C'est impossible ! Mâ est très fatiguée après ce *darshan* et ces visites privées ! Impossible maintenant ! » J'ai simplement dit : « Mais pourquoi m'avez-vous demandé de venir à midi ? », et il a eu pitié de moi. Il est rapidement retourné dans la chambre de Mâ, en est ressorti un instant plus tard et m'a appelé : « Viens, viens immédiatement, entre, regarde Mâ et ressors tout de suite car c'est l'heure de son repas et de son temps de repos. » Mon ami Hans qui m'accompagnait voulut entrer avec moi mais Baskarânanda l'en a empêché, lui disant d'attendre dehors.

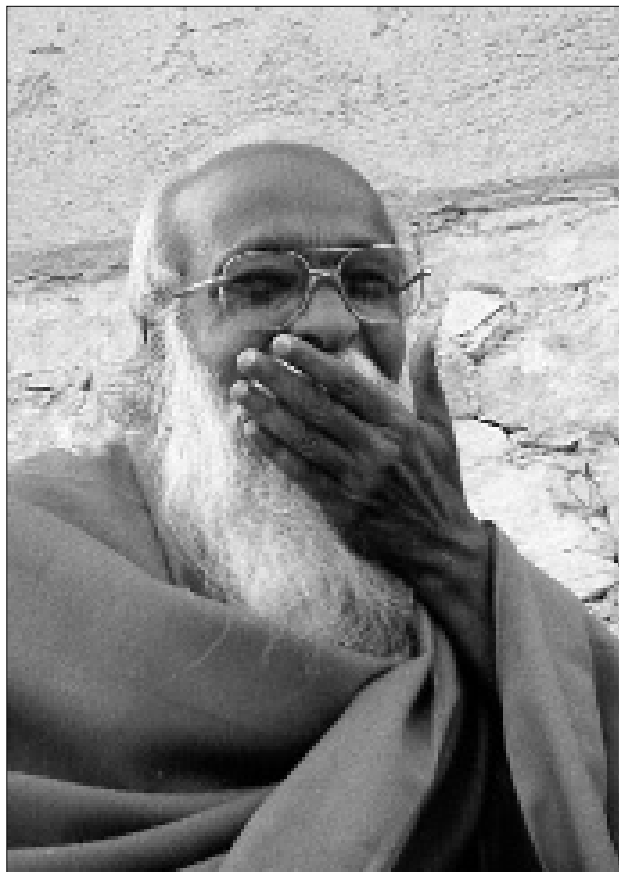
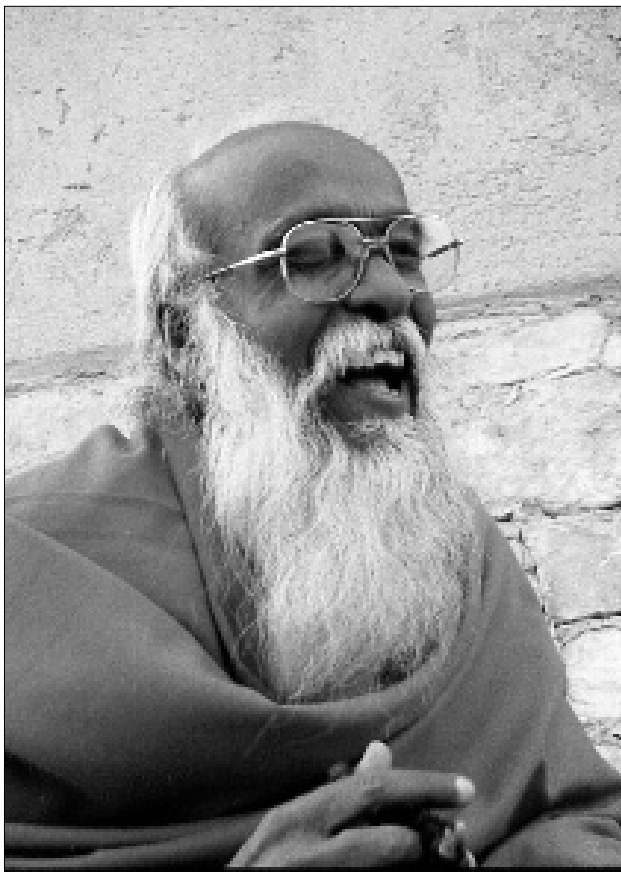
Je suis entré et j'ai vu Mâ assise sur un lit blanc, toute vêtue de blanc. La pièce était très peu éclairée et il y faisait assez sombre. Et je la regardais, et je la regardais... J'en avais même oublié la simple courtoisie de m'incliner devant elle. Je ne pouvais que la regarder... L'une des femmes qui s'occupait d'elle m'interpella :

« Pourquoi restes-tu là debout comme un idiot ? Si tu as quelque chose à dire, parle, sinon quitte la pièce, c'est l'heure du repas et de la sieste de Mâ ! » J'ai balbutié : « Je n'ai rien à dire », buvant le nectar de son regard posé sur moi, et oubliant tout le reste. Mâ s'est alors mise à me parler, me demandant mon nom, mon occupation, et toutes sortes de questions sur ma vie. Puis elle a ajouté : « Que veux-tu ? » – « Mère, je ne sais pas ! Tout ce que j'ai voulu, je l'ai obtenu, même si c'est de façon modeste car je n'ai pas d'aspirations très élevées. Je suis ce qu'on appelle un homme qui a réussi, mais je n'en éprouve aucune satisfaction. Lorsque le succès est là, je m'en désintéresse, et cette insatisfaction me hante, Mère. » C'était la première fois que j'appelais « mère » quelqu'un d'autre que ma mère naturelle. Mâ dit alors : « Que veux-tu de moi ? » et elle le dit avec tellement de compassion que je l'ai sentie prête à me donner tout ce que je demanderais, quoi que cela puisse être. La seule chose qui me vint à l'esprit fut : « Puis-je rester avec vous ? » Je ne sais pas pourquoi j'ai dit cela, mais Mâ a répondu : « Oui, reste ! »

#### **Et vous êtes donc resté là, tout simplement ?**

Oui je suis resté, mais les choses étaient loin d'être terminées ! S'adressant aux personnes qui étaient dans la pièce, comme pour trouver une explication qui serait une excuse à son comportement et recueillir leur approbation, Mâ dit : « Bon, maintenant j'ai trouvé un homme pour faire mon travail ! » car en fait il n'était jamais arrivé qu'un nouvel apprenti moine, un *brahmachari*, soit recruté directement par Mâ. L'homme qui était à la tête de l'organisation, un saint homme nommé Swami Paramânanda, n'était pas présent lorsque Mâ prit cette décision, mais c'était toujours lui qui jouait habituellement ce rôle dans l'ashram. Quiconque souhaitait venir vivre là devait d'abord parler avec lui, et ce n'est qu'avec son approbation que cette personne pouvait rester. Mais là, Mâ faisait tout le contraire ! Et les personnes qui assistaient à la scène savaient bien que Mâ leur donnait une excuse, comme si elle avait fait quelque chose de mal allant à l'encontre des règles de l'ashram !

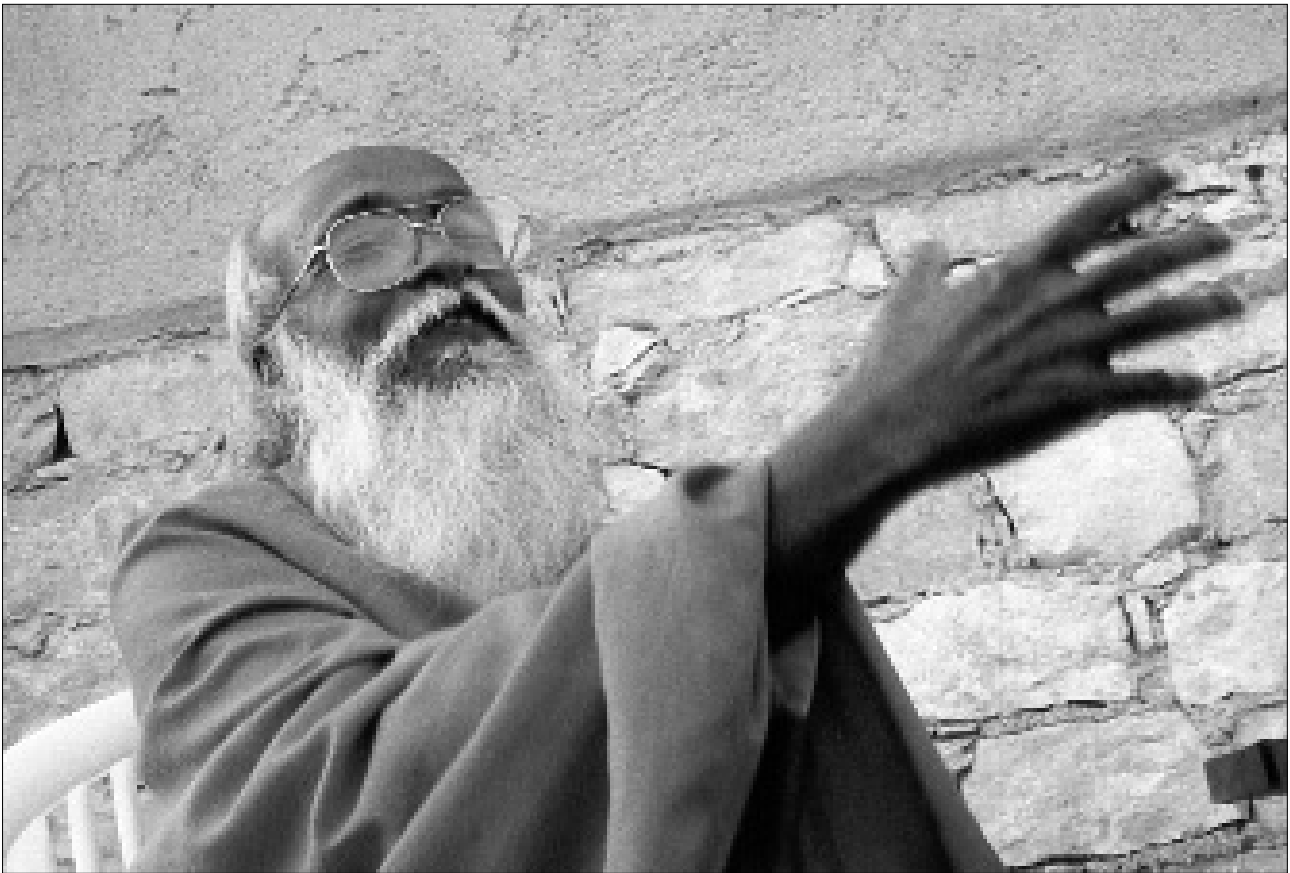
Mâ continua : « Il y a tellement de lettres en attente, vous savez, et les gens qui les écrivent veulent tous une réponse immédiate, mais ce corps (c'est ainsi que Mâ parlait d'elle) ne peut pas faire tout ça, alors maintenant j'ai trouvé une personne qui parle anglais et bengali, qui va pouvoir écrire toutes mes lettres, n'est-ce pas merveilleux ? » Et tout le monde répondit : « Oh oui, Mâ ! » Elle ajouta alors : « Tu peux venir voir ce corps chaque fois que tu le souhaites, personne ne t'en empêchera parce que tu viens avec un but précis. » Elle me donnait ainsi la permission, à moi, d'être seul avec elle et préci-



sait à son intendante de ne pas m'arrêter lorsque je voulais entrer, ce qui se passe habituellement auprès des saints, comme vous le savez. Elle donna ensuite des instructions pour me faire préparer une chambre dans le bâtiment des moines, chambres tout spécialement réservées et numérotées, et me congédia : « Va à ta chambre et reviens à 16 h. » J'acquiesçai et sortis, cette fois-ci sans oublier de la saluer !

Hans m'attendait à la porte et avait entendu tout ce dialogue avec Mâ. Il était très heureux pour moi, tout particulièrement de voir comment Mâ m'avait accepté. Nous sommes repartis tous les deux au petit hôtel où nous habitons, juste à côté. J'avais sur moi un peu d'argent, et c'est une autre histoire que je vais vous raconter en quelques mots. J'étais parti de chez moi sans argent, mais à Rishikesh j'avais échangé mon pantalon et ma veste de ville contre un *dhoti*, une chemisette, et une centaine de roupies. J'avais partagé cette somme en deux, cinquante roupies pour Hans et cinquante pour moi et j'avais vraiment l'impression d'être un homme riche. Il me restait alors à peu près trente roupies. La première chose que je fis en sortant de chez Mâ fut de sortir cet argent de ma poche et de le donner à mon ami : « Hans, prends cet argent pour continuer ton voyage vers la Vallée des Fleurs. Moi je n'ai plus besoin d'argent ni d'aller nulle part, j'ai trouvé mon Himalaya, c'est ici ! »

J'avais l'intention de rester à l'hôtel pour y attendre l'heure à laquelle je pourrais retourner à l'ashram. Il y avait là quelques étrangers qui m'entourèrent tous, me bombardant de questions et voulant connaître tous les détails de cette extraordinaire entrevue, car eux aussi étaient très intéressés par Mâ. J'étais en train de leur parler lorsque j'entendis soudain quelqu'un appeler de l'extérieur : « Shantivrat ! Shantivrat ! » C'était mon nom à l'époque et j'ai donc répondu : « Oui, je suis là ! » avant de sortir voir ce qui se passait. Il y avait à la porte un jeune Américain portant le vêtement de brahmachari. Il m'interpella, me demandant si j'étais bien Shantivrat, ce que je confirmai. « S'il te plaît viens à la chambre de Mâ. » Je savais bien que Mâ m'avait dit de venir à 16 h, et je me suis dit que peut-être l'un des garçons qui habitait à l'ashram avait entendu ma conversation avec le ministre retraité à qui je demandais de l'aide et avait organisé un rendez-vous pour moi, ou peut-être que Hans l'avait demandé à quelqu'un, et que ce garçon venait me chercher pour cela. Je lui ai donc expliqué que j'avais déjà eu une entrevue plus que satisfaisante avec Mâ, que je retournerais à l'ashram à 16 h comme elle me l'avait demandé, et je l'ai remercié de s'être dérangé pour moi lui demandant de remercier aussi la personne qui l'envoyait me chercher. « Non, non, me dit-il, tu ne comprends pas ! Mâ refuse sa nour-



riture, elle est assise sur son lit dans sa chambre, et veut te voir immédiatement ! »

Je suis parti en courant vers l'ashram sous le soleil de juillet, l'été brûlant du nord de l'Inde. Il y avait une femme qui m'attendait à la porte et me demanda impatientement : « Ou étais-tu ? – Mâ m'a dit de sortir et je suis retourné à l'hôtel. – Mâ te dit de sortir et tu t'en vas ! Tu dois rester ici, à l'ashram ! » J'ai demandé ce qui se passait. « Mâ refuse de prendre sa nourriture avant de t'avoir vu ! Entre et ressors immédiatement ! » Je me suis approché de Mâ, l'ai saluée, et me suis adressé à elle : « Vous m'avez fait appeler ? – Oui ! J'ai quelque chose à te dire. – Oui, Mâ. – A partir de maintenant tu ne dois plus parler à quiconque, pas même à Paramânandaji, le chef de l'organisation. Tu es en silence. Si tu veux parler à quelqu'un, tu peux parler à ce corps, et à personne d'autre. » Je me souviens encore de ma réaction : j'ai tout de suite pensé que de toutes manières, je n'avais jamais beaucoup parlé dans ma vie, que le silence faisait partie de ma nature, et que ce ne serait donc pas difficile pour moi de le maintenir aussi soudainement, même sans aucune préparation spirituelle ni aucune pratique préalable. J'ai dit « Oui, Mâ », et aussi étonnant que cela puisse paraître, pendant trois longues années je n'ai parlé à personne, et jamais un son n'est sorti de ma bouche, même par inadvertance. Voilà

donc la première instruction que Mâ me donna : être en silence.

Il y avait quelques vêtements posés près d'elle sur le lit, et elle m'en remit quelques-uns en disant : « Voici ton *dhoti*, ta chemise et ton châle. » Elle avait aussi là plusieurs tuniques personnelles, du genre de celles qu'utilisent les femmes indiennes, et elle m'en donna trois ou quatre. « Voilà, dit-elle, ce que tu porteras dorénavant. » Elle déchira ensuite elle-même deux morceaux de tissu, je m'en souviens encore, et me dit qu'elle voulait que je les utilise comme *kopin*, une sorte de sous-vêtement lié autour des reins qui est la première chose qu'un *guru* remet traditionnellement à un *brahmachari*. Elle continua à parler de beaucoup d'autres choses : ce que je devais faire et ne pas faire, comment me conduire, comment me débarrasser de certaines habitudes, etc., et son intendante s'impatientait de plus en plus ! Voyant que Mâ oubliait sa nourriture, elle lui dit : « Mâ, s'il vous plaît, arrêtez-vous, il reviendra... » Mâ l'interrompit : « Non, c'est toi qui doit t'arrêter ! Laisse-moi finir ! » Elle me donna encore beaucoup d'autres choses, puis me demanda d'aller à Hardwar le lendemain matin. « Dès que tu seras réveillé, va au Brahmakund. Je vais demander à quelqu'un de te montrer le chemin. Fais-toi raser complètement, mets ces vêtements, et va ensuite au temple de Shiva. Offre-lui

un peu d'eau, que tu verseras sur la tête en signe d'adoration, et reviens ici. »

Elle m'interrogea pour savoir si je chantais le *Gayatri mantra*. « Non, répondis-je. – Comment cela se fait-il ? Tu es *brahmin* et tu ne récites pas le *Gayatri mantra* ? As-tu un cordon sacré (coton tressé porté sur le torse par tout homme de caste *brahmin*) ? – Non, j'en avais un, mais je l'ai retiré et jeté dès que je suis entré au collège, pensant que je n'en avais pas besoin. – Un brahmin doit porter le cordon sacré et réciter le *Gayatri mantra* trois fois par jour. » J'ai immédiatement répondu : « Je le ferai, Mâ. » Elle appela alors un autre *brahmachari*, et lui demanda de me préparer un cordon sacré, et de m'enseigner la cérémonie au cours de laquelle il est remis, lui précisant que j'étais en silence. Ce garçon m'emmena dans sa chambre, et m'enseignait tout cela. Il l'écrivit même sur une feuille qu'il me donna, sans que j'aie besoin de lui parler ; j'avais d'ailleurs l'impression de ne pas avoir envie de parler à qui que ce soit.

Je suis à nouveau retourné à l'hôtel, où tout le monde voulait me poser des questions, mais je suis resté silencieux ! De retour à l'ashram à 16 h, je suis allé à ma chambre, et le lendemain matin Mâ a envoyé un *brahmachari* plus âgé pour me conduire au bord du Gange à Hardwar, au Brahmakund, après que nous soyons passés la voir dans sa chambre pour recevoir ses directives.

Et le jour suivant, ma vie d'ashram commença...

**Vous avez donc mené cette vie d'ashram auprès de Mâ pendant trois ans. Racontez-nous un peu comment cela se passait...**

Je faisais tout ce que l'on doit faire dans un ashram, mais de façon mécanique. Je le faisais uniquement parce que Mâ me l'avait demandé, mais sans y trouver aucun intérêt. La seule chose qui m'intéressait, c'était d'être avec Mâ tout le temps.

Je vais vous donner un exemple... À l'époque, je savais que Mâ voulait que je mène une vie ascétique, je devrais plutôt dire que c'était dans son *kheyal*, parce que Mâ n'a jamais rien voulu. *Kheyal* est un terme très particulier, il désigne non pas la volonté humaine, mais la volonté divine jouant par l'intermédiaire d'un être humain. C'est pour cela que Mâ parlait de *kheyal* et non de sa volonté personnelle. C'était donc son *kheyal* que je mène une vie d'ascète à l'ashram, et je le faisais. Je savais bien que j'étais supposé aimer cette vie, et aimer les pratiques spirituelles, mais je n'y parvenais pas. Laissez-moi vous expliquer pourquoi... Il m'est arrivé très souvent d'être assis auprès de Mâ en fin de journée, juste avant le coucher du soleil, à l'heure où les *brahmachari* doivent chanter le *Gayatri mantra*, et c'était ter-

riblement douloureux pour moi d'être obligé de me lever pour aller dans ma chambre et chanter le *Gayatri* tout seul, alors que Mâ était assise avec les autres dévots qui recevaient son *darshan*. En fait, aussi longtemps que j'ai pu être en présence de Mâ, les pratiques spirituelles m'ont été pénibles, bien que je sois supposé les aimer. Je faisais tout ce qu'il m'était demandé de faire, mais sans pouvoir y mettre mon cœur. Mon cœur était toujours auprès de Mâ. Je ne trouvais donc ni joie ni plaisir dans la répétition des mantras, les chants ou la méditation. Je ne travaillais d'ailleurs la méditation que très rarement, et ce n'est que bien plus tard que je m'y suis mis.

J'observais donc les règles de la vie d'ashram bien que personne ne me les ait enseignées : je regardais ce que faisaient les autres ashramites, et je faisais comme eux, mais mécaniquement. En fait, je continue toujours à vivre comme cela, même aujourd'hui ! À Dhaulchina, je n'ai pas de routine fixe, mais parce que je suis responsable de l'ashram d'Almora, lorsque j'y vais durant les week-ends j'applique scrupuleusement toutes les règles de la vie d'ashram, et à Almora nous avons de nombreux temples, des *brahmachari*, des *darshan*, et toutes sortes de choses. Mais ça c'est pour le week-end ! Lorsque je suis à Dhaulchina, je ne fais pas tout cela : il n'y a ni *satsang*, ni chant, ni *puja* réguliers. Là-bas je suis complètement libre, et, en fait, je goûte plus la présence de Mâ à Dhaulchina qu'à Almora !

**Votre pratique c'est donc de penser à Mâ et de vous souvenir d'elle ?**

Oui !

**Être avec Mâ, être avec Mâ...**

Etre avec Mâ, et essayer de suivre les enseignements qu'elle m'a donnés par allusion lorsqu'elle me parlait tout simplement de ce que je devais faire et ne pas faire. Il m'a fallu dix longues années pour découvrir ce qu'elle voulait de moi, mais je l'ai trouvé très récemment en me souvenant de ses mots, et je sais maintenant comment le faire. Trois ans auprès de Mâ, trois ans de souvenirs, c'est très long... Je veux retrouver chaque minute avec elle, chaque indication qu'elle m'a donnée, et bien que je ne parvienne pas toujours à faire réapparaître ces moments dans mon esprit, je sais qu'ils sont là à l'intérieur de moi, et je ne suis pas sûr d'avoir suffisamment de temps dans cette vie-ci pour parvenir à me les remémorer tous !

**Durant ces trois ans, vous écriviez aussi les lettres de Mâ ?**

Oh oui, j'écrivais ses lettres, et ça aussi c'est une

autre expérience étonnante et inhabituelle que j'ai vécue en faisant cela. Il est traditionnel pour un chercheur spirituel de vouloir clarifier ses doutes et résoudre ses difficultés en posant des questions à son *guru*. Il est donc naturel qu'un chercheur le fasse, mais pour mon cas il s'est passé quelque chose d'extraordinaire dont je me réjouis encore en l'évoquant aujourd'hui. Durant ces trois années, je n'ai jamais posé une seule question à Mâ ! Tout ce que j'ai reçu, elle me l'a donné spontanément sans que j'aie besoin de le lui demander. J'ai une explication à cela : lorsque nous posons une question, cela signifie que nous savons quelque chose sur un sujet, mais que nous ne savons pas tout ; le doute survient donc, et nous voulons l'éclaircir. Mais dans mon cas, je suis arrivé à Mâ avec une ardoise de la voie spirituelle complètement propre, il n'y avait rien dessus, je ne savais rien. Tout ce que je recevais de Mâ était totalement nouveau pour moi et venait directement d'elle, et non pas d'un livre, d'un saint ou d'un chef spirituel. Je l'ai reçu directement, et cela me laissait une impression de première main, une impression vierge. Quand vous recevez quelque chose de cette façon, directement de Mâ, cela vient spontanément de son *kheyal* et a un effet absolument convaincant. Ainsi donc, j'étais convaincu de tout ce qu'elle me disait, et comme il n'y a pas de place pour le doute dans la conviction, je n'ai jamais eu de question !

#### Et pour en revenir aux lettres...

Les lettres furent mon enseignant le plus important. Je peux dire qu'elles sont mon *guru*. Et cela m'entraîne dans une autre histoire... Les gens disent que je suis le disciple de Mâ, et ce qu'ils pensent de moi m'est égal, mais moi je sais que je ne suis pas son disciple. Mâ n'est pas mon *guru*, et même si j'avais voulu qu'elle le soit, elle ne l'a pas voulu. Voici donc ce qui arriva.

Lorsque j'étais auprès de Mâ, parfois j'étais seul en sa présence, mais parfois il y avait beaucoup de monde. Heureusement pour moi je ne me souviens que du visage de Mâ qui était mon unique centre d'attraction, et de rien d'autre, ni d'aucun visage. J'étais assis là, et le monde disparaissait autour de moi ; je ne voyais que Mâ, assise ou debout devant moi. Je ne sais donc pas si j'étais seul ou non dans la pièce ce jour-là, mais je me souviens qu'elle m'appela et prononça un mantra. Le mantra ! Elle me dit : « Répète-le. » Je le fis et elle me dit : « Encore, encore, encore... », et comme cela sept fois. Elle avait prononcé le mantra la première, et me demanda de le répéter sept fois devant elle. Elle dit ensuite : « Maintenant tu peux répéter ce mantra, faire le *japa* de ce mantra. » Je me suis dit : « Ça y est ! C'est mon initiation, et Mâ est mon *guru* ! » Je m'inclinai devant elle

et m'apprêtais à sortir, mais elle me rappela : « Ce n'est pas ton initiation, et je ne suis pas ton *guru* ! »

En entendant cela, je fus transporté de joie et d'allégresse : je savais bien que je n'étais pas un chercheur spirituel et que je n'avais pas besoin d'un *guru*. J'avais besoin d'une Mère, et c'est ce qu'elle voulait être pour moi. Bien sûr, j'ai besoin d'enseignants, et en ce sens, j'apprends quelque chose de chacune des personnes que je rencontre, et je suis prêt à toutes les appeler mon *guru*, mais pas Mâ, parce qu'elle est ma Mère. Elle m'a dit qu'elle n'était pas mon *guru*, mais il existe pourtant bien une relation entre nous. Quelle est-elle ?

#### Mère...

Oui, Mère. Et en plus, j'ai reçu son approbation pour me considérer comme son fils ! Si vous lisez la vie de Mâ vous verrez qu'elle n'a jamais appelé un disciple ou un dévot « fils, enfant, ou fille », jamais. Pourtant elle n'a jamais nié sa maternité, et cela c'est quelque chose de très étonnant dans sa vie : elle n'appelle personne fils ou fille, mais elle nous permet de l'appeler Mère. Il y avait cependant à l'ashram quelques rares privilégiés qui avaient reçu son approbation. Son premier fils spirituel fut Bhaiji, puis quelques autres, et moi-même, ce petit enfant de Mâ, j'ai eu cette possibilité, cette chance, cette bénédiction. Et elle m'a même donné son approbation ce jour-là, le troisième jour après que je l'aie rencontrée pour la première fois, une approbation indirecte, mais une approbation tout de même puisqu'en me disant qu'elle n'était pas mon *guru*, elle me donnait une autre possibilité de relation : Mère et enfant.

À propos des lettres maintenant... Je pense qu'elles sont l'une des raisons pour lesquelles je n'avais aucune question à poser à Mâ. J'ai lu et écrit plusieurs milliers de lettres et presque toutes elles contenaient des questions, des questions, et des questions, des problèmes, des problèmes, et des problèmes. Chacun a sa vie personnelle et connaît ses propres problèmes, mais en règle générale on ne peut qu'imaginer les problèmes des autres, on ne les connaît pas vraiment. Mais moi, en lisant toutes ces lettres je suis devenu familier avec tous les problèmes de la vie, tous les problèmes de tous ces gens qui, presque tous, les exposaient à Mâ. Mon travail était de lire les lettres, d'en faire un résumé et de le lire à Mâ. Elle dictait alors une réponse que j'écrivais et renvoyais. Je passais donc mon temps à poser des questions au nom des gens. Je lui disais par exemple : « Mâ, cet homme a telle maladie et vous demande ce qu'il doit faire » et je recevais la réponse des lèvres de Mâ. Je peux donc dire que j'avais moins de problèmes dans ma vie parce que je connaissais déjà toutes ces réponses, et ce de la bouche



*« Tous les instruments en ma possession pour aimer le guru sont des instruments humains, alors je pense que dans un premier temps il vaut mieux établir une relation humaine avec lui en utilisant ces instruments, et ensuite essayer d'élever et de sublimer cette relation. Peu à peu l'importance de la relation humaine diminuera et la réelle essence de cette relation se développera... »*

même de Mâ. D'une certaine manière, les lettres furent mon *guru*.

**Et maintenant, lorsque les gens vous posent des questions, c'est quelque chose qui vous est familier...**

Généralement je ne suis pas effrayé par les questions, et je n'ai même pas besoin de penser pour y répondre. C'est une théorie psychologique qui m'est personnelle : lorsque quelqu'un me questionne sur l'un de ses problèmes, il partage son problème avec moi, ou plutôt, pour être plus précis, il me contamine avec son problème ; la personne est donc victime du problème, mais moi aussi. Lorsque je réponds, je ne le fais pas pour l'autre, le problème est devenu mien et je veux m'en débarrasser, d'abord pour me sauver moi. J'examine alors la question systématiquement, cherchant à savoir si j'ai déjà entendu parler d'un tel cas, et chaque fois je me souviens d'une lettre qui le faisait, et de la réponse de Mâ. Avec cette réponse, le problème disparaît, et tout est réglé ! J'ajouterai même que c'est pour moi une sorte de pratique spirituelle de me rappeler de Mâ de cette manière, et j'aime beaucoup le faire. J'aime aussi beaucoup dire que je n'ai pas peur des questions parce que je suis sûr d'en connaître les réponses, l'ayant appris de Mâ.

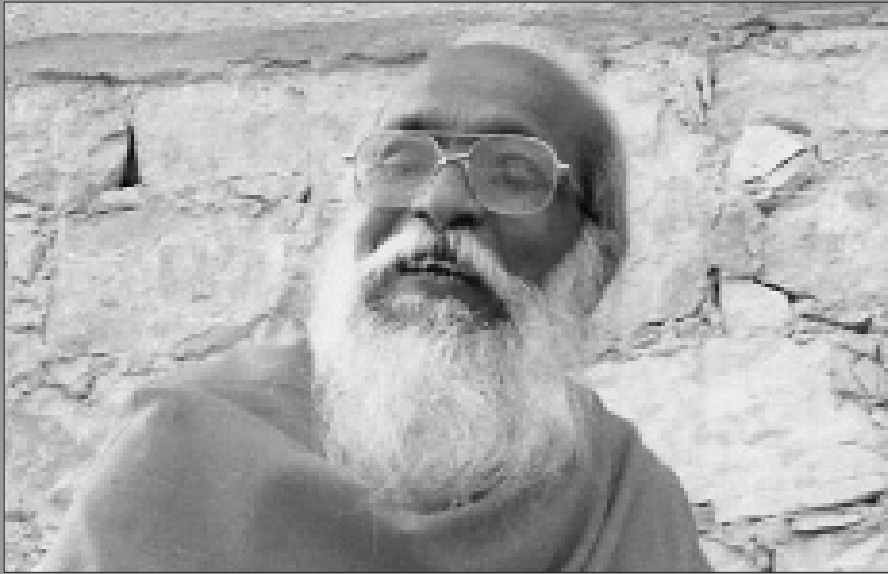
Mâ m'enseignait aussi quelque chose d'autre : à répondre par une contre-question. Parfois, dans son *kheyal*, elle questionnait la question. Si vous le faites, vous vous apercevrez que la question n'y résiste pas, elle disparaît.

**Je vous ai entendu souvent faire cela.**

J'essaie toujours de le faire, parce que je ne permets jamais à une question de rester sans réponse. Lorsque la question disparaît, vous vous en libérez, et il n'y a plus de problème. En questionnant la question, en l'analysant, il arrive aussi parfois que vous trouviez la réponse à l'intérieur même de la question, et la question elle-même devient la réponse. C'est une très belle technique que j'ai apprise de Mâ, et qui me permet de ressentir très intensément le lien que j'ai avec elle.

**Pouvez-vous nous parler un peu plus de cette relation avec Mâ ? Comment était-ce pour vous d'être si proche d'elle ?**

Je savais qu'elle m'avait accepté. Parce qu'elle est Mère, tous ses enfants sont très proches d'elle, mais nous sommes bien souvent incapables de le ressentir. Chaque fois que je me sentais proche d'elle, ou que je la sentais proche de moi, quelque chose d'autre surgissait en moi qui avait pour effet de m'éloigner un peu d'elle : sa proximité suscitait un sentiment d'égoïsme. Il suffisait que quelqu'un soit en présence de Mâ et qu'elle lui parle pour que la réaction immédiate de cette personne soit : « Mâ m'aime ! » C'est une très bonne réaction. Mais l'instant suivant on se dit : « Mâ m'aime plus ! », ce qui est bien sûr une très belle expression d'amour, mais ce « plus » se glisse entre nous et cette proximité sans qu'on s'en aperçoive. En utilisant ce mot « plus », je veux exprimer ma proximité avec elle, mais dans un coin de mon esprit je pense, sans le savoir vraiment : « Je sais que Mâ



aime tout le monde, mais en même temps j'ai le sentiment qu'elle m'aime plus, plus que les autres ». En ayant cette attitude, est-ce que je rends gloire à Mâ, ou est-ce que je la déprécie ?

**Je me glorifie moi-même !**

Je me glorifie moi-même, et que se passe-t-il ? Je prédomine, et j'amenuise la place de Mâ dans la relation. Est-ce lui rendre justice que de faire cela ?

**Lorsque l'on vit très proche d'un grand être, est-ce qu'on ne risque pas d'avoir tendance à le voir comme un simple être humain, et d'oublier un peu ce qu'il est vraiment ?**

C'est tout à fait vrai, mais d'un autre côté, en tant qu'être humain, je n'ai pas vraiment le choix. Tous les instruments en ma possession pour aimer le *guru* sont des instruments humains, alors je pense que dans un premier temps il vaut mieux établir une relation humaine avec lui en utilisant ces instruments, et ensuite essayer d'élever et de sublimer cette relation. Peu à peu l'importance de la relation humaine diminuera et la réelle essence de cette relation se développera, mais il faut bien savoir que nous ne pouvons parvenir à cela que par les pratiques spirituelles. Vous savez aussi que dans les tantras et les écritures il est dit qu'il vaut mieux ne pas être toujours en étroite proximité avec le *guru*...

**Pouvez-vous expliquer pourquoi ?**

Comme vous l'avez dit, le sentiment humain va

prendre le dessus et l'amour se convertir en engouement. Mais l'engouement est loin d'être de l'amour...

**Pensez-vous que c'est pour cette raison que certains *guru* vivent volontairement loin de leurs disciples ?**

C'est peut-être l'une des raisons. S'il s'agit d'un *sad-guru*, oui c'est sûr.

**Parce qu'ainsi la relation peut continuer même sans la présence physique du *guru*...**

Tout à fait, tout à fait ! Quelqu'un m'a demandé aujourd'hui comment je pouvais affirmer que je me sentais plus proche de Mâ maintenant que lorsqu'elle était présente dans son corps physique. C'est parce que maintenant je vis avec l'essence de cette relation, et je n'ai pas d'autre option. À l'époque je pouvais choisir de me désintéresser complètement des pratiques spirituelles de *japa* et méditation pendant que les gens goûtaient la présence et les paroles de Mâ et que j'étais tout seul dans ma chambre en train de les faire ; elle me manquait, sa présence physique me manquait. Maintenant je suis finalement libéré de cette attraction. Je vis l'essence de la relation entre Mâ et moi.

**Pour aller plus loin :**

Swami Nirgunananda vient chaque été au Domaine de Chardenoux. Se renseigner à TERRE DU CIEL.